

cette politique avec plus de vigueur. Maintenant elle marche à pas de géant. La race anglo-saxonne, qu'on regarde encore comme éminemment civilisatrice, ne cherche pas dans le nouveau monde à civiliser les Indiens, mais à les détruire pour s'emparer de leurs dépouilles. Les malheureux sauvages sont toujours dupes des différents traités qu'ils font avec les blancs; aussi se plaignent-ils avec raison de la mauvaise foi des Américains, qui les éloignent de leur pays natal pour les envoyer ailleurs chercher ce qu'on leur enlève. Arrivés sur ces terres inconnues, qu'on ne leur concède que pour un moment, les Indiens y sont à peine installés, acclimatés, qu'on les éloigne de nouveau. Naturellement ces émigrations sont fatales non-seulement au bien-être de ces pauvres parias, en leur interdisant tout élément de prospérité, en les empêchant de récolter ce qu'ils ont semé, mais elles sont même fatales à leur existence, car à chaque halte le terrain qu'on leur donne se rétrécit de plus en plus; les chasses et les pêches sont moins abondantes, et la misère sévit de plus en plus avec son implacable sévérité. Nous ne répéterons pas ici les plaintes et les cris de douleur, d'indignation et de rage poussés publiquement par les chefs indiens contre cette politique de ruses, de mensonges, d'hypocrisie et de mauvaise foi; nous en avons déjà donné plusieurs échantillons; nous nous bornerons à dire que les Peaux-Rouges la subissent parce qu'ils ne peuvent pas résister, et que les haines de tribu à tribu les empêchent de se coaliser pour réunir leurs forces imposantes et combattre leur ennemi commun. Les chefs ne se cachent pas le sort funeste qui les attend; ils regrettent la gloire de leur nation et pleurent parfois comme des enfants sur le dépérissement de leur race, qu'ils voient s'éteindre sans pouvoir y porter remède; ils savent que leur tombeau se trouve dans les déserts de l'Ouest et que la main puissante de l'homme blanc leur fait faire chaque jour un pas vers la fosse qui les attend pour les engloutir à tout jamais; ils pensent au pays charmant qui les a vus naître, aux champs fertiles, aux forêts mystérieuses où leurs ancêtres se livraient avec une insouciance gaieté aux plaisirs de la chasse, aux danses animées, aux jeux favoris qui précédaient le retour dans leurs pittoresques cabanes. Hélas! là-bas, là-bas, les tombes aimées ne reçoivent plus les soins touchants des parents et des amis; les restes chéris d'êtres vénérés reposent oubliés dans les solitudes qu'on ne reverra plus. L'homme